

Ouvrage “ L’insolence du sort“ 332 pages – Tome 2 de la série
Les exilés de L’Arcange - Auteur, Michel Zordan
ISBN 978-2-9532863-1-1

Ce récit est une fiction. Toutes ressemblances avec des situations réelles ou des personnes existantes ou ayant existé ne seraient que pure coïncidence.

L'auteur vous autorise la lecture libre et gratuite, sous réserve du respect du code de la propriété intellectuelle: paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, article L.122-4, articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci d’avance....

Les Exilés de L’Arcange – Tome2– L’Insolence du sort

Chapitre premier – La cabane dans le tonneau

– Je l’ai vu, madame, je l’ai vu ! Là-bas, dans le chai !

– Calmez-vous Lisette. Que se passe-t-il ? Qui avez-vous vu ?

S’adressant à Éliette Clément Autun, la maîtresse du château Tourne Pique, la bonne essayait de lui expliquer ce qu’elle venait de découvrir. Mais elle balbutiait ; dans sa bouche, les mots s’entremêlaient et ses propos étaient incohérents.

Éliette lui demanda de reprendre son récit plus calmement.

– Madame, je sais qui a enfermé Sylvio dans la cuve ! Il vient de recommencer, je l’ai vu !

– Mais qui donc avez-vous vu ?

Lisette n’arrivait pas à se calmer.

– Vite, venez voir, venez voir !

Pour nous faire de l'argent de poche, Mariéta et moi, Sylvio, nous nous étions portés volontaires pour extraire des parois des cuves à vin du château Tourne Pique le tartre qui s'y était formé. Ce tartre, ensuite récupéré par Monsieur Ramirez, le ferrailleur, était revendu à l'industrie chimique. Dans la soirée du 1^{er} octobre 1930, alors que je travaillais seul, malgré l'interdiction formelle de mon père, un individu m'avait volontairement enfermé dans l'une de ces cuves. Celle-ci contenait encore du vin quelques jours auparavant, et le gaz acide carbonique qui pouvait y subsister aurait pu provoquer ma mort. Cette affaire, après celle de l'incendie crapuleux de nos champs et de notre vigne, avait fait grand bruit. L'enquête de gendarmerie n'avait jamais abouti mais, depuis ce jour-là, un mystérieux individu sévissait régulièrement. Papa et le maître de chai, Alphonse Diodin, retrouvaient de temps à autre des cuves vides dont les portes avaient été fermées. Le risque d'y piéger et d'y laisser mourir un ouvrier était toujours possible. Plusieurs personnes, dont une en particulier, avaient été suspectées mais aucune preuve formelle n'avait jamais pu être retenue contre elles.

Ce vendredi 19 août 1932, Lisette, la bonne du château, à la recherche du petit Édouard, venait enfin d'apercevoir le coupable qui récidivait. Bouleversée par cette découverte, elle était repartie en courant vers le château pour avertir Éliette Clément Autun.

Sans perdre un instant, les deux femmes se dirigèrent d'un pas rapide vers le chai. Arrivées devant la porte, elles s'avancèrent précautionneusement vers les cuves. Celui qui avait été baptisé, par le maître de chai Alphonse Diodin, le « portier malfaisant » était toujours là, il parachevait son forfait. Éliette devint livide : à quelques mètres d'elle, son fils, le petit Édouard, refermait consciencieusement la porte de la dernière cuve. Imperturbable, il repoussait la vis de blocage, tout en serrant légèrement l'écrou. L'épouse du capitaine voulut se précipiter, mais elle se ressaisit aussitôt. Pour son fils, ce n'était qu'un jeu, il voulait tout simplement reproduire les gestes des ouvriers ou du maître de chai. Et rien ne prouvait que ce soit lui qui avait enfermé Sylvio. Si elle voulait connaître la vérité, il ne fallait surtout pas le brusquer. Elle s'avança tranquillement vers Édouard.

– Alors mon chéri, c'est quoi ton jeu ?

– Je fais comme Monsieur Alphonse, je ferme les cuves pour mettre du vin.

Rapidement, et tout en discutant avec son fils, Éliette Clément Autun, aidée de Lisette, refaisaient le travail du petit Édouard, mais en sens inverse. Une à une, toutes les portes des cuves furent rouvertes. Éliette prit son fils par la main et ils repartirent vers le château. Sans en avoir l'air, elle entreprit d'interroger le petit garçon qui, à l'époque des faits, n'avait que cinq ans. Mais Édouard était très turbulent et plutôt aventureux pour son âge. Il pouvait parfaitement être l'auteur de ce regrettable incident. Tranquillement, sans se précipiter, elle lui posa des questions :

– Depuis combien de temps as-tu découvert ce jeu ? Est-ce que tu y joues souvent ?

Après quelques minutes, l'épouse du capitaine sembla convaincue : c'était bien son fils, le petit Édouard, qui avait enfermé Sylvio dans la cuve. Éliette savait où trouver Émilio : le père de Sylvio participait au battage chez Antoine Letémoin, à la ferme des Sorbières. Elle partit sans attendre vers la ferme.

Persécutée par des éléments fascistes, notre famille avait été contrainte de s'expatrier en France. Avec déchirement, nous avons laissé en Italie notre maman et nos grands parents, tous trois décédés tragiquement au cours de l'année 1929. Le 2 février 1930, avec papa et Mariéta, ma grande sœur, nous avons foulé pour la première fois le sol de France. Je n'étais alors âgé que de huit ans, et ma sœur de onze. Notre père avait obtenu un travail d'ouvrier agricole au château Tourne Pique, grande propriété située dans la petite bourgade de Floréal. À notre arrivée en Gascogne, nous avons été pris en charge par Aristide Clément Autun, capitaine dans l'armée. Celui-ci avait, quelques mois plus tôt, hérité de son oncle Isidore Clément, du château Tourne Pique, reconstruit au début du XIX^e siècle, et de ses sept métairies.

Situé dans le Gers, à trois kilomètres de Floréal, le château Tourne Pique était en réalité une grande maison bourgeoise de trois étages, flanquée d'une tourelle à chacune de ses extrémités. Dressé sur une colline, il dominait toute la campagne environnante. Haut lieu pour son Armagnac Ténarèze, fort prisé, le château Tourne Pique disposait de quatre-vingt-cinq hectares de vignes, répartis sur sept métairies. Afin de régler les droits de succession, et les quelques dettes que l'oncle Isidore avait également laissées en héritage, le capitaine fut obligé de se séparer de la ferme de L'Arcange.

Cette ferme se situait à deux kilomètres du château et à presque cinq kilomètres de Floréal. Six mois seulement après notre arrivée en Gascogne, grâce au pécule que nous avait rapporté la vente de la maison familiale de Mezano, en Italie, notre famille avait pu l'acquérir. Le 3 août 1930, la famille Montazini, ma famille, emménageait à L'Arcange. La ferme ayant été délaissée par l'ancien métayer, papa avait dû reprendre en main les vignes et toutes les autres terres. Mosaïque de pièces imbriquées les unes dans les autres, la bâtisse principale présentait une architecture assez hétéroclite. Les pièces avaient sans doute été ajoutées au fil du temps, peut-être à la faveur de rentrées d'argent ou en raison d'une naissance ou bien encore de besoins agricoles. Construites sur un terrain légèrement en pente et reliées par quelques marches de bois, elles se trouvaient toutes à des niveaux différents. Il n'y avait pas de couloir, il fallait obligatoirement en traverser une pour accéder à l'autre. En été comme en hiver, les sols en terre battue tempéraient la maison qui ne disposait, bien sûr, ni de l'électricité ni de l'eau courante. Les murs étaient un savant mélange de pierres, de torchis et de briques de terre rouge. Les toitures, exposées de façon anarchique, offraient une palette de couleurs chatoyantes patinées par le temps. Tout cela créait une atmosphère assez particulière et je pense que c'est ce qui m'avait immédiatement fait aimer cette maison. J'avais tout de suite été persuadé que cette valeureuse bâtisse recélait des secrets et des mystères enfouis depuis la nuit des temps. Les découvertes, faites après notre arrivée, étaient allées bien au-delà de tout ce que j'avais pu imaginer.

Cette acquisition n'avait pas été sans provoquer la vindicte de certains habitants de la région. Ils trouvaient la réussite soudaine de notre famille douteuse et ne voyaient pas d'un très bon œil la vente d'un petit bout de Gascogne à des immigrants italiens. Qui plus est, une ferme recelant des terres à Armagnac Ténarèze ! Heureusement, ils ne savaient pas tout.

Mais notre famille avait également apporté dans ses bagages de terribles secrets, bien trop lourds à porter. Vengeance, jalousie, bassesses, aucun tourment ne nous avait été épargné. Maintenant, nous ne souhaitons qu'une chose : vivre en paix dans ce nouveau pays et dans notre nouvelle maison.

Ce 19 août 1932, à L'Arcange, les préparatifs pour la grande fête du dépiquage allaient bon train. Demain, plus de vingt-cinq personnes participeraient au battage des céréales. Dans les fermes de Gascogne, le dépiquage est un prétexte à faire la fête. Ce jour-là, tous les voisins sont conviés pour aider l'un d'entre eux. La batteuse et son équipe se déplacent de ferme en ferme. Le travail, souvent en plein soleil, est particulièrement harassant mais l'ambiance est festive et le souper se prolonge généralement tard dans la nuit. Pour permettre aux hommes de mener à bien leur besogne, pas moins de trois solides repas ponctuent cette journée. Mariéta, ma grande sœur, n'était âgée que de treize ans mais c'est elle qui aurait la délicate charge de leur préparation. Demain, pour le grand jour, elle recevrait l'aide de quelques voisines.

Après la terrible agression dont Mariéta avait été victime, le jour de l'an 1931, ma famille avait découvert, dans sa chambre, l'entrée d'une cave secrète. Grâce à des documents récupérés

dans cette pièce, papa avait réussi à retrouver, Edmonde de Barsac. Cette dame était la petite fille d'Henri de Barsac, l'homme qui s'était réfugié dans cette cave, lors de la révolution de 1789. La première fois que papa avait vu Edmonde de Barsac, elle était tout de blanc vêtue et il l'avait affectueusement surnommée la Dame en Blanc.

Lors des préparatifs, alors qu'elle papotait de choses et d'autres avec son amie Antoinette Rosannés, de la ferme des Bimes, le facteur apporta à Mariéta un télégramme. Il avait été expédié par Edmonde de Barsac. La Dame en Blanc avait, semble-t-il, découvert dans ses archives des écrits rédigés par son grand père, Henri de Barsac, alors qu'il séjournait dans la pièce secrète de L'Arcange. Elle annonçait son arrivée pour le lendemain après-midi. Edmonde de Barsac, pétillante octogénaire, s'était prise d'amitié pour la famille Montazini. Elle nous avait d'ailleurs invités, le novembre précédent, dans son hôtel particulier du 32 rue des Loges à Paris. Edmonde de Barsac avait deux enfants. Eléonore, mariée à un Anglais, vivait à Londres et Edgar de Barsac vivait, lui, avec son épouse et leur fille Florette à New York. Âgée de dix-neuf ans, Florette, était la seule des trois à lui rendre quelques rares visites. Mais aucun ne se préoccupait véritablement de sa vie et de sa santé. Avec sa bonne, Félicie Antonin, et son chauffeur, Lucien Vermeil, Edmonde de Barsac occupait les deux premiers étages de l'imposant immeuble du 32 rue des Loges. Les deux autres étages et le grenier recélaient de vieux meubles, bibelots, vêtements et autres affaires entassées là au fil des ans. Edmonde de Barsac et ses enfants représentant la dernière lignée des Barsac, toutes les archives de la famille étaient entreposées dans l'hôtel particulier.

Aux Sorbières, il était quatre heures et le battage venait de se terminer. Les hommes, torsos nus, installés près du grand bassin, se lavaient avec l'eau bien fraîche du puits. Après avoir beaucoup couru d'un côté à l'autre, je faisais comme les grands. J'avais remarqué que Madame Éliette, l'épouse du capitaine, était arrivée et attendait près de sa Delage blanche.

En réalité, tout le monde avait remarqué Madame Éliette. En toutes circonstances, toujours magnifiquement vêtue, elle ne passait pas inaperçue. Elle me faisait penser aux très belles dames qui ornaient les couvertures de magazines. Dès que papa et moi eûmes terminé, Madame Éliette nous fit un petit signe. Nous nous rapprochâmes et elle tendit la main à papa.

– *Bonjour Emilio.*

D'habitude, l'épouse du capitaine me gratifiait d'un petit « Bonjour Sylvio. » Mais, cette fois, elle me prit dans ses bras et déposa un baiser sur ma joue et sur mes cheveux. L'épouse du capitaine semblait très émue, son étreinte sur moi se faisait de plus en plus forte, comme pour s'assurer que j'étais bien là, bien réel. Quelque chose d'important avait dû se passer. Sans attendre, elle entra dans le vif du sujet.

– *Monsieur Montazini, je crois savoir qui est la personne qui a enrhumé Sylvio dans la cuve !*

Il y avait bien longtemps que cette affaire n'avait plus été évoquée. Interrogatif, papa la dévisagea ; moi, j'avais beaucoup de mal à penser. L'épouse du capitaine ouvrit enfin ses bras mais garda ma main dans la sienne. Elle entreprit alors de raconter la découverte faite incidemment par Lisette. Éliette expliqua qu'après avoir interrogé son fils, il n'y avait pour elle plus aucun doute. C'était bien le petit Édouard qui avait, le 1^{er} octobre 1930,

refermé la porte de la cuve sur moi. L'épouse du capitaine était consternée, elle me jetait sans cesse de brefs petits coups d'œil. J'avais l'impression que le fait de reparler de cette affaire lui faisait tout à coup prendre conscience qu'une terrible catastrophe avait été évitée de justesse.

– *Mon petit Sylvio, je ne sais pas quoi faire pour m'excuser. Je suis véritablement désolée, je te demande pardon.*

Papa essaya de relativiser la situation.

– *Madame Éliette, Sylvio ne risquait pas grand-chose, avant d'entrer dans la cuve, il avait vérifié qu'elle ne contenait plus de gaz toxique.*

Maintenant que je connaissais la vérité, je n'étais pas plus étonné que ça. J'avais souvent vu le petit Édouard traîner dans le chai, toujours prêt à tripoter les outils ou le matériel. Je l'avais également vu près des cuves et il pouvait effectivement avoir fermé la porte de celle dans laquelle je me trouvais. L'affaire s'était bien terminée et faisait maintenant partie du passé.

– *C'est vrai Madame Éliette, il ne faut pas vous en faire. Vous savez, lorsque papa et Mariéta m'ont délivré, j'avais presque réussi à ressortir tout seul.*

– *Madame Éliette, en réalité, vous nous apportez une excellente nouvelle. C'est très rassurant d'apprendre que personne n'a essayé de piéger Sylvio dans la cuve. Je suis très soulagé.*

Papa continua, en suggérant à Madame Éliette de ne pas ébruiter cette affaire. Il en informerait juste Mariéta. La famille saurait garder le secret. L'épouse du capitaine précisa qu'elle souhaitait prévenir rapidement le chef Yvan Laterre, responsable de la brigade de gendarmerie de Floréal. Papa insista pour l'accompagner. Je tins moi-même à être présent.

Devant les révélations d'Éliette Clément Autun, le chef Yvan Laterre parut également soulagé. Maintenant, les trois affaires qui touchaient la Famille Montazini étaient définitivement élucidées. Il précisa seulement qu'il devait en aviser son supérieur, l'adjudant-chef Bertomieux. Il ajouta que l'information serait transmise oralement et qu'il demanderait à ce que cette affaire soit classée sans suite. Éliette Clément Autun remercia chaleureusement le chef mais elle ne semblait toujours pas s'être remise de ses émotions. Il lui faudrait plusieurs jours pour véritablement réaliser et comprendre ce qui lui arrivait. Les bêtises de son petit bonhomme auraient pu provoquer ma mort, elle ne pourrait jamais l'oublier. Elle devait maintenant informer le capitaine Aristide Clément Autun. Son mari était en poste au 22^e régiment de spahis marocains à Constantinople. Papa lui avait pourtant conseillé d'attendre son retour en permission mais, pour Madame Éliette, c'était trop important et cela ne pouvait attendre.

Avant de quitter la gendarmerie, papa demanda au chef Laterre s'il avait des nouvelles de Gaétan Vaillant, le puisatier. Nous avons connu cet homme alors qu'il effectuait des travaux à L'Arcange. Je l'avais surnommé l'ogre de Masecot, du fait de son apparence massive, de ses cheveux hirsutes, de sa barbe et de son appétit d'ogre. En début d'après-midi, nous avons appris qu'il avait été sauvé de justesse par le paysan chez lequel il travaillait. Une pierre s'était apparemment décrochée et avait atterri sur sa tête au fond du puits. Gaétan Vaillant était toujours à l'hôpital ; ses jours n'étaient pas en danger, mais le chef Laterre ne nous en dit pas plus. J'avais plusieurs fois vu le

puisatier à l'œuvre, il était toujours très prudent et je ne croyais pas trop à la thèse de l'accident.

Nous sortions de la gendarmerie et c'est à cet instant que je la vis pour la deuxième fois. Elle était toujours aussi brune, presque aussi grande que moi, avec de grandes tresses et un petit nez retroussé. Elle portait une robe bleue et des souliers vernis. Je la trouvais belle, très très belle même. Pas comme Madame Éliette, avec ses jolies robes et son discret parfum, ou comme Pierrette Gourdes, la fille de la buraliste, avec ses formes bien dessinées. Non, Étienne était belle comme une fille de mon âge, surtout sa figure. Une dame l'accompagnait, sûrement sa maman. Madame Éliette les salua ; la dame et la fillette s'arrêtèrent et lui rendirent son bonjour. Elles échangèrent quelques mots mais la dame et la petite brunette nous ignorèrent complètement. J'avais l'impression que, papa et moi, nous étions transparents.

– *Madame Rambalin, je ne pense pas que vous connaissiez Monsieur Montazini et son fils Sylvio. Ils sont propriétaires de la ferme de L'Arcange.*

– *Monsieur Montazini, Sylvio, je vous présente Madame Rambalin, l'épouse de notre nouveau médecin, Étienne Rambalin. Et voici leur fille Étienne.*

Madame Éliette n'avait pas utilisé le mot propriétaire par hasard, elle devait déjà connaître quelque peu Madame Rambalin. Apparemment, pour cette personne, le statut de ses interlocuteurs était primordial.

Papa lui tendit la main mais Madame l'épouse du médecin l'ignora et s'acquitta, du bout des lèvres, d'un minuscule « Bonjour monsieur. » Moi, je n'existais toujours pas. Madame

Rambalin ne s'attarda pas et poursuivit son chemin. À peine avaient-elles fait une dizaine de mètres qu'Étiennette se retourna. J'osai un petit signe de la main que la fillette me rendit d'un petit sourire.

Comme pour excuser Madame Rambalin pour sa froideur, Madame Éliette crut bon d'ajouter que le couple venait de Montpellier. Il fallait leur laisser un peu de temps pour se faire à notre Gascogne.

Je ne compris pas très bien ce que Madame Éliette voulait dire par : *« Il fallait leur laisser un peu de temps pour se faire à notre Gascogne. »*

Pour retourner à l'Arcange, comme d'habitude, je m'installai sur la barre et mon père pédala. Patou nous avait attendus aux Sorbières et nous le retrouvâmes au passage. Exceptionnellement, ce soir, nous ne resterions pas pour souper chez les Letémoin. Demain, la batteuse serait chez nous et de l'ouvrage nous attendait. Un peu après la ferme de La Gare, une automobile nous dépassa et stoppa à quelques mètres. Immédiatement, je repensai à la mystérieuse voiture noire que de nombreuses personnes affirmaient avoir aperçue, durant des mois, sillonnant les routes de la commune. Était-ce cette même automobile qui m'avait obligé à foncer dans la haie, en descendant la côte de Pellegrin, ou celle qui avait peut-être poussé mon copain Antoine Letémoin dans le même virage ?

Une femme et un homme en descendirent.

Papa s'arrêta ; je reconnus immédiatement la femme. J'étais certain que c'était celle que j'avais entr'aperçue nous épiant, à

plusieurs reprises, lors de notre voyage à Paris en novembre dernier ; celle qui était entrée dans l'immeuble des fascistes, avenue de la Grande-Armée.

Avant que papa ne puisse réagir, elle pointa un revolver sur nous. De toute façon, que pouvait-il tenter contre des individus armés ! La femme parlait français avec un fort accent italien, son ton était dur, menaçant, mais papa ne semblait pas trop inquiet. Peut-être parce que l'arme était tenue par une femme ? Il essaya de faire demi-tour mais elle menaça encore. Patou commença à aboyer et à montrer ses crocs.

– Emilio Montazini, calmez votre chien sinon je l'abats. N'essayez pas de résister, vous allez monter avec nous.

Elle connaissait notre nom et, plus précisément, le prénom de papa, ce n'était donc pas une méprise. Je m'approchais de Patou et lui chuchotais quelques mots à l'oreille :

– Ça va aller, tu es un bon chien, ça va aller ! Va chez Antoinette...

Tout se passa très rapidement. En moins de trois minutes, nous étions dans la Renault et le vélo dans le coffre. Patou resta sur le bord de la route mais il connaissait le chemin. J'espérai, sans trop y croire, qu'il irait chez Antoinette. En le voyant arriver seul, elle comprendrait que quelque chose d'inhabituel se passait.

Le chauffeur démarra et se dirigea vers L'Arcange. Mariéta devait être à la maison à préparer pour le lendemain.

Durant le trajet, papa essaya de poser des questions : qui étaient-ils et pour quelle raison agissaient-ils ainsi ? La femme menaçà à nouveau et lui répliqua que nous allions bientôt savoir.

Arrivés devant L'Arcange, elle sortit la première et, toujours sous la menace de l'arme, nous invita à descendre.

La batteuse et la locomobile étaient arrivées et avaient été installées sommairement mais ni le patron, Félicien Lardus, ni aucun ouvrier n'était là.

Sûrement alertée par le bruit du moteur, Mariéta sortit à ce moment précis sur le pas de la porte. L'inquiétude s'inscrivit aussitôt sur son visage.

– Papa, Sylvio, que se passe-t-il ?

– Ça va aller, tout va bien se passer.

Toujours menaçante, la femme nous fit signe d'entrer dans la maison.

Le chauffeur resta à proximité de l'automobile mais le deuxième individu nous suivit à l'intérieur.

Papa voulut parler, mais elle lui intima l'ordre de se taire.

– Emilio Montazini, il y a longtemps que nous vous recherchons. Nous vous avons manqué à Vintimille. Les fascistes vous ont aidé à passer la frontière : vous êtes leur espion ! Vous vous rappelez sûrement de l'homme qui était avec moi dans le compartiment. Jusepe. Il a été assassiné par vos amis après notre arrestation et c'est vous qui nous avez dénoncés !

Cette femme nous avait épiés lors de notre voyage à Paris mais aussi, apparemment, lors de notre périple vers la Gascogne. Je me souvenais que, quelques kilomètres avant de franchir la frontière, nous avons effectivement entendu des éclats de voix dans le fond du wagon, mais je n'avais pas souvenir d'avoir aperçu cette femme. Peut-être Papa ou Mariéta l'avaient-ils remarquée, sans rien en dire ?

Pour moi, il n'y avait plus aucun doute : nous étions entre les mains des antifascistes, mais je ne comprenais pas très bien pourquoi ils s'en prenaient à nous alors que nous étions des victimes. Un grand nombre d'immigrés italiens s'était réfugié dans la région et nous avons appris que certains militaient dans des mouvements antifascistes. Depuis notre arrivée en France, quelques compatriotes avaient tenté des contacts vers nous mais papa n'avait jamais donné suite. Beaucoup avaient encore de la famille en Italie, avec laquelle ils communiquaient régulièrement, et il préférait que nous restions discrets.

Notre père ne put s'empêcher de se lever décidé à prendre la parole.

– Asseyez-vous et taisez-vous, Montazini ! Je n'ai pas fini !

Moi, j'ai eu de la chance, des amis m'ont fait évader. Les fascistes vous ont beaucoup aidé pour venir en France, beaucoup trop. Ils ont acheté votre maison trois fois son prix. En plus d'un travail, vous avez obtenu l'autorisation d'immigration en un temps record. Il était tout à fait normal qu'ils vous demandent une contrepartie. Nous voulons savoir comment vous vous y prenez pour dénoncer nos compatriotes. Nous savons qu'en mai de l'année dernière, vous avez entrepris un voyage jusqu'à la

frontière, du côté de Nice. Nous voulons aussi savoir le rôle exact que joue le commissaire Mario Estellio.

Papa fulminait. Intérieurement, il bouillait mais il savait que la femme, dans sa surexcitation, pouvait tirer. Plus elle parlait et plus la colère envahissait notre père, mais il devait la laisser vider son sac.

– Emilio Montazini, je vais vous apprendre une nouvelle mauvaise pour vous mais excellente pour nous. Depuis quelques mois, un grand nombre de mouvements antifascistes ont entrepris une convergence. Ce n'est pas encore un regroupement général mais c'est un début. C'est grâce à cela que nous vous avons découvert. Vous avez commis une petite erreur, l'article dans le journal en juillet dernier. C'est très bien d'apprendre le français, mais cette petite faiblesse vous a perdu. Quelques jours après la parution du journal, des amis à nous sont venus au bourg de Floréal et ils ont réussi à obtenir des informations. Vous n'avez pas que des amis par ici.

Cette fois, c'en était trop. Papa se leva d'un bond. La femme lui ordonna de se rasseoir mais il resta debout, à quelques centimètres seulement de l'arme, et se mit à parler d'un ton calme. Ce qu'il avait à dire méritait la clarté.

– Allez-y, tirez ! Allez-y ! Ce n'est pas facile de tuer de sang-froid... J'en sais quelque chose... mais parfois on n'a pas le choix... Alors...

Ces quelques paroles firent leur effet ; petit à petit le canon de l'arme se détourna.

– Écoutez madame... je ne sais pas votre nom mais, à part raconter des idioties, vous savez faire quoi ? Ils servent à quoi vos mouvements antifascistes ? S'ils étaient plus efficaces, vous

sauriez beaucoup plus de choses sur moi et sur ma famille. Vous sauriez, par exemple, comment ces salopards ont assassiné mes parents et la mère de mes enfants. Vous sauriez aussi comment ces mêmes salopards de fascistes sont parvenus à nous retrouver, ici, et comment ma fille est restée entre la vie et la mort durant plusieurs jours. Ils avaient prévu de nous tuer tous les trois mais c'est Mariéta qui a tout pris. Je ne fais pas partie d'un mouvement antifasciste parce que ma famille a assez donné. C'est vrai que nous sommes restés à l'écart de nos compatriotes. En venant ici, nous voulions seulement vivre en paix, je devais bien ça à mes enfants. Nous pensions être assez loin mais nous nous trompions.

D'abord, les fascistes et, comme si ce n'était pas assez, les antifascistes s'en mêlent ! Nous savons que les deux voyous responsables de nos malheurs, Armando Coligneri et Marco Landini, ont été exécutés. C'est très bien comme ça et j'espère que ça suffira.

La femme et l'homme semblaient convaincus par les révélations de papa. Peut-être même un peu trop vite. La femme expliqua qu'ils avaient entendu parler de ces deux exécutions ; ils étaient certains que c'était l'œuvre de règlements de comptes internes au mouvement fasciste.

Ce jour-là, Mariéta et moi apprîmes ce que nous soupçonnions déjà, que nos grands-parents et notre maman avaient été assassinés par les fascistes.

– Mais votre maison de Mezano, vendu trois fois son prix à des fascistes ? Et ce passe-droit pour quitter rapidement l'Italie ? Les fascistes dans la petite gare de Vallecrosia ? L'arrêt n'était pas prévu !

Papa prit son temps avant d'amorcer la réponse.

– Le commissaire Mario Estellio est un fasciste mais il m’a avoué avoir pris sa carte pour faire carrière. Il n’appréciait pas les exactions des fanatiques du mouvement et il n’était pas le seul. Après l’assassinat de mes parents et de ma femme, il s’est occupé de l’enquête. Lui et ses amis ont découvert qu’Armando Coligneri était bien le responsable. Ensuite, le commissaire et ses amis sont sans doute allés un peu trop loin ; ils ne voulaient pas d’un témoin qui pouvait devenir gênant. Alors ils se sont arrangés pour nous faire rapidement quitter l’Italie. Mais ils ne voulaient pas non plus que nous soyons tentés de revenir et ils m’ont proposé d’acheter la maison. J’avoue que j’ai profité de la situation. Pour Mario Estellio, moins d’attaches en Italie, c’était moins de risques de retour au pays. Quelques millions de liras en plus, c’était peu cher payé. Et puis, en me faisant partir, ils me désignaient comme le coupable idéal. Marco Landini est d’ailleurs tombé dans le panneau.

En ce qui concerne votre arrestation avant la frontière, nous n’y sommes absolument pour rien. Je vous avais effectivement repérés et je pensais que vous étiez des agents chargés de vérifier que nous quittions bien le territoire italien.

Voilà, Madame la militante, vous savez à peu près tout, alors allez vous battre ailleurs. Vous avez beaucoup de travail, les salauds sont partout. Partez et laissez-nous vivre en paix. Mes enfants ont bien mérité ça...

La femme ouvrit la bouche pour ajouter un mot mais papa lui fit signe que c’était fini, qu’il fallait qu’ils nous laissent... L’homme et la femme n’insistèrent pas. Dehors, l’automobile quitta rapidement l’avenue. Une autre arriva presque aussitôt, celle du chef Laterre.

Lorsque nous l’avions laissé sur le bord de la route, Patou avait compris qu’il se passait des choses anormales et, comme je le lui avais demandé, il était allé chez Antoinette. En le voyant arriver

seul, notre amie était partie au château pour avertir la gendarmerie.

Papa raconta sommairement à Yvan Laterre notre rencontre avec une vieille connaissance, mais il n'entra pas dans les détails. Il ne parla pas d'arme à feu, seulement d'une discussion un peu houleuse.

Après son départ, et durant le repas, notre père revint sur les déclarations qu'il venait de faire, sur la mort de notre mère et de nos grands-parents.

Il nous parla également de l'exécution d'Armando Coligneri et de celle de Marco Landini.

– Encore plus que tous les autres, ces deux fascistes étaient nos ennemis. Ils nous ont fait beaucoup de mal et voulaient continuer à nous nuire. En Italie, les autorités semblaient impuissantes. En France, et Mariéta en sait quelque chose, nous n'étions pas à l'abri non plus.

Durant plusieurs minutes, papa sembla vouloir nous préparer, puis il se décida d'un coup et nous avoua qu'il avait lui-même exécuté Armando Coligneri et aidé à l'exécution du deuxième. Que, pour notre sécurité, il n'avait pas trouvé d'autre solution et qu'il ne regrettait rien. Mariéta et moi avons déjà abordé le sujet ensemble et ce que notre père venait de nous apprendre ne nous surprenait pas vraiment. Son voyage secret, en mai de l'année dernière, c'était pour se débarrasser de Marco Landini. Nous l'avions compris lorsque le chef Laterre nous avait rendu visite, après l'arrestation et les aveux des deux Italiens, responsables de l'agression contre ma sœur. Pour nous, ce que papa avait fait nous semblait tout à fait normal et logique. Les deux hommes en voulaient à notre vie, ils avaient assassiné notre maman et nos grands-parents et notre père les avait mis hors d'état de nuire.

Mais nous sentions que papa avait autre chose à nous dire, il était hésitant.

– Papa, tu crois que les antifascistes vont revenir ?

– Les enfants, je ne suis pas certain que cette femme et ces hommes fassent partie d'un mouvement antifasciste.

Lorsque je leur ai raconté notre histoire, ils semblaient surpris mais sans plus. Ils m'ont tout de suite cru et n'ont pas insisté pour obtenir plus de précisions. Je pense qu'ils voulaient avoir confirmation de certaines choses et j'espère ne pas en avoir trop dit. Ceci dit, je ne crois pas qu'ils reviennent, nous pouvons être tranquilles.

Notre père voulait nous rassurer mais je compris que, pour quelques jours encore, Patou dormirait dehors et que le fusil resterait contre la grande horloge.

Je me décidais alors à parler de cette mystérieuse femme que j'avais aperçue s'engouffrant dans l'immeuble des fascistes, avenue de la Grande-Armée, à Paris, en novembre dernier, puis qu'il m'avait semblé plusieurs fois revoir, nous épiant dans les rues de la capitale.

Ni papa ni Mariéta ne parurent surpris puisqu'ils avouèrent avoir vu, eux aussi, cette femme. Ce n'était donc pas mon imagination, les images étaient bien réelles.

Aucun de nous, n'avait voulu inquiéter les autres, mais pour quelle raison cette soi-disant antifasciste était-elle entrée dans l'immeuble des fascistes ?

Dans la nuit, j'entendis notre chien aboyer. Moins d'une minute plus tard, papa traversa ma chambre précipitamment. Je me levai aussitôt, enfilai mon pantalon et courus dans la cuisine.

Mon père était déjà de retour.

– Réveille vite Mariéta, il y a le feu à la paillère. Heureusement, Patou m'a averti. Rejoignez-moi au puits !

Ma sœur était déjà réveillée.

Pendant que Mariéta et papa couraient avec des seaux pleins vers l'incendie, moi je tirais l'eau et je la versais dans le bassin.

Heureusement, n'ayant pas de bêtes à la maison, papa avait donné l'essentiel de la paille à Antoinette et la paillère était très réduite. Malheureusement, elle se situait à proximité des gerbières de blé et d'avoine, la catastrophe n'était pas loin.

J'évitais de penser et je m'activais. Par chance, la batteuse était arrivée, nous avons pu récupérer les seaux que l'entrepreneur ne manquait pas de faire suivre. C'est à ce moment que je vis arriver l'Écrevisse, tout affolé. Je ne connaissais pas son vrai nom. L'Écrevisse, c'était le surnom que tout le monde lui donnait parce qu'il braconait les écrevisses à la main. Le jeune homme, un peu simplet, devait avoir une vingtaine d'années. Il était orphelin et, mal remis d'une poliomyélite, il n'avait plus qu'un usage partiel de sa jambe gauche. Félicien Lardus, le maître de battage, l'avait pris avec lui. En échange de quelques menus travaux, il lui assurait le gîte et le couvert. Pendant la campagne des battages, l'Écrevisse avait pris l'habitude de passer ses nuits, enfoui dans une paillère ou une gerbière. J'avais quelques fois discuté avec lui. Son sujet de prédilection était les étoiles. Il était

persuadé d'arriver de la constellation de Cassiopée et, lorsqu'il parlait d'elle, ses yeux rayonnaient. Il répétait souvent :

– J'ai pas choisi de venir sur cette terre, d'ailleurs cette terre m'aime pas. Bientôt, je retournerai d'où je suis venu. Ma vraie vie, c'est là-bas.

Tout compte fait, l'Écrevisse n'était peut-être pas aussi simplet qu'il en avait l'air.

Hier, à la ferme des Sorbières, le maître de battage avait sévèrement réprimandé l'Écrevisse. Comme à son habitude, ce dernier avait dormi dans la paillère mais, au petit jour, Félicien Lardus avait retrouvé des mégots à proximité. En contemplant les étoiles, et malgré l'interdiction formelle de son patron, l'Écrevisse s'était laissé aller à fumer quelques cigarettes, au risque de mettre le feu à la paille. Il était arrivé à L'Arcange dans la soirée, avec la batteuse et la locomobile, et, comme la veille, il avait passé la nuit dans son lit étoilé.

– C'est pas moi, c'est pas moi ! J'ai rien fait, je le jure ! Je fumais pas, Monsieur Félicien me l'a interdit, je fumais pas ! Je veux pas aller chez les fous...

Le jeune homme avait l'air complètement terrorisé.

– Personne ne t'a accusé, l'Écrevisse. Prends ces seaux pleins et fonce vers la paillère.

Il s'activa, traînant sa jambe atrophiée derrière lui, en criant que ce n'était pas lui.

Papa revenait déjà s'approvisionner. Avant de repartir, il eut le temps de me lancer :

– Il n'y a pas de vent, je crois qu'on va s'en tirer !

Tout s'était joué en un peu plus d'un quart d'heure. Le feu avait brûlé toute la paille mais il était éteint à présent. La catastrophe avait été évitée.

Assis à même le sol, l'Écrevisse tremblait de tous ses membres et continuait à répéter :

– C'est pas moi, c'est pas moi ! Je veux pas aller chez les fous...

– Mariéta, amène-le à l'intérieur et donne-lui à boire un peu de lait. Sylvio, sors le matelas et installe-le dans la cuisine, ce jeune homme a besoin de dormir quelques heures. Moi, je vais revenir ici avec Patou. Pour le reste, on verra demain.

– Papa, tu crois que c'est la femme de tout à l'heure, avec les deux bonshommes ?

– Non Sylvio, je ne vois pas pourquoi ils auraient fait ça !

Notre père retourna à la maison, récupéra le fusil et repartit, suivi de Patou, vers le lieu de l'incendie.

Avant même que le jour ne soit levé, les ouvriers s'activaient, à la lueur de lampes tempêtes, pour mettre en place toute l'installation. Patou n'était pas habitué à autant d'effervescence. Il courait d'un côté à l'autre, en aboyant joyeusement. Après

quelques minutes, il finit par se calmer et retourna se coucher devant la maison.

Félicien Lardus s'était rapidement rendu compte de l'incident de la nuit. Très remonté, il appela l'Écrevisse qui, bien entendu, se cachait. Papa s'approcha du maître de battage.

– Nous avons eu de la chance. Heureusement que Patou a donné l'alerte, l'Écrevisse aurait pu être brûlé vif.

– C'est ce foutu drôle qui a mis le feu ! Je lui ai supprimé son briquet et son paquet de tabac mais il trouve toujours quelqu'un pour lui en donner. Cette fois, c'en est trop ! Je vais le faire interner. Si le chien ne vous avait pas réveillé, toutes les gerbières seraient parties en fumée. Tu te rends compte de la catastrophe ?

– Félicien, je crois que l'Écrevisse n'y est pour rien. Après ce qui s'est passé hier, aux Sorbières, je me suis levé vers onze heures pour aller jeter un coup d'œil. Le jeune homme avait la tête dans les étoiles mais il ne fumait pas.

– Mais le feu ne s'est pas mis tout seul !

– Tu sais, depuis que nous sommes arrivés à L'Arcange, nous avons souvent été la cible de malveillants et de jaloux. Je crois que, cette fois encore, quelqu'un aura voulu nous nuire. Il aura profité de la présence de l'Écrevisse pour lui faire porter le chapeau.

– Je veux bien te croire, Émilio, mais je ne peux plus prendre de risque avec lui. Je ne sais pas ce que je vais en faire. Mais il est où, le bougre ?

– Dans la cuisine, il a trop peur de toi pour sortir. J’ai un peu discuté avec lui, après ta dispute d’hier je crois qu’il a compris.

– Bon. Dis-lui de venir me trouver, je ne lui dirai rien. On verra bien. De toute façon, je ne le laisserai plus dormir dans les paillères. Tant pis pour ses étoiles, il les regardera de la maison.

L’imposante batteuse Société Française Vierzon et la locomobile étaient maintenant parfaitement alignées. La locomobile fonctionnait grâce au bois, la chaleur produite par la chaudière transformant l’eau en vapeur. La pression de cette vapeur actionnait un piston qui entraînait deux énormes volants. L’un de ces volants, relié par une courroie à la batteuse, la faisait fonctionner. Le maître de battage Félicien Lardus estima que la pression était suffisante. Il ordonna à toutes les personnes présentes de se retirer sur les côtés. Ensuite, comme on frappe les trois coups au théâtre, il abaissa le long levier. Le rideau se leva sur le spectacle : la grosse courroie patina un court instant et la batteuse se mit lentement en mouvement. Les acteurs étaient tous à leur place : cinq personnes sur la gerbière, trois sur la batteuse, cinq autres aux trémies à grain et cinq à la paille, à l’arrière de la machine. Papa régissait l’ensemble des opérations : il surveillait la sortie des graines, donnait les instructions pour le stockage des sacs dans le grenier, indiquait l’endroit où devait être érigée la paillère. À neuf heures, ce fut la pause déjeuner. Une demi-heure plus tard, tous les acteurs

retrouvaient leur poste. Puis midi sonna au clocher de Floréal, la pause pour le dîner serait un peu plus longue. À une heure trente précisément, Félicien Lardus donna le signal de la reprise ; maintenant, la batteuse ne s'arrêterait plus avant le bout de la fin.

Vers trois heures, averti par je ne sais qui, le chef Laterre était parmi nous et demanda à interroger l'Écrevisse. Papa avait tenu à être présent. Après un petit quart d'heure, il précisa au jeune homme qu'il pouvait reprendre son travail.

– Emilio, je ne sais trop quoi penser de cette affaire mais je pencherais quand même pour ta version. Ce pauvre garçon avait bien trop peur d'aller chez les fous pour ne pas obéir à Félicien Lardus. Un individu a profité de sa présence pour le faire accuser. Apparemment, toutes les rancunes à l'égard de votre famille ne sont pas éteintes. À peine la dernière affaire vous concernant est-elle élucidée qu'une nouvelle se profile à l'horizon. Peut-être les fascistes ou, d'après ce que tu m'as raconté, peut-être même les antifascistes, ceux qui sont venus vous rendre visite hier, en fin d'après-midi ?

Personne n'a signalé de voiture suspecte dans les parages mais je vais quand même faire ma petite enquête. Ici, avec les allées et venues, la plupart des indices ont été détruits, je n'ai plus rien à espérer de ce côté-là.

Je reviens sur les personnes qui t'ont rendu visite avant-hier. Es-tu certain de m'avoir tout raconté ?

J'ai un peu de mal à croire que vous ayez laissé votre chien en chemin, ça ne vous ressemble pas ! Tu te rappelles, la dernière fois, tu as vu comment cela s'est terminé !

– Yvan, cette femme et ces hommes font partie d'un mouvement antifasciste, enfin c'est ce qu'ils ont prétendu. Nous nous sommes expliqués, je ne vois pas pourquoi ils auraient mis le feu à la paillère. Non, je suis persuadé que le ou les coupables n'habitent pas très loin !

Avec tout ce que nous avons déjà subi, cet incendie, vite maîtrisé, ne nous avait pas démoralisés. Ce n'était qu'une péripétie de plus. Papa ne croyait pas aux fascistes et encore moins aux antifascistes, mais plus sûrement à quelqu'un de notre entourage qui connaissait les habitudes de l'Écrevisse.

D'un œil, je surveillais le petit Édouard, le fils de Madame Éliette. C'était à ce petit bonhomme que je devais la peur de ma vie. De temps en temps, j'aidais les femmes pour proposer à boire aux hommes. Eau fraîche du puits, eau coupée avec du vin et, fin du fin, cette année, il y avait, en plus, de la limonade. Cette boisson légèrement pétillante rencontra un franc succès et les trois bouteilles furent très rapidement consommées.

Vers six heures, la Mercedes-Benz 170 blanche arriva dans la cour de L'Arcange. Toujours égale à elle-même, toute vêtue de blanc, Edmonde de Barsac en descendit. Mariéta se précipita pour l'accueillir, la Dame en Blanc semblait en pleine forme.

– Bonjour ma grande ! Tu es encore plus belle que la dernière fois. Je vois que j'arrive à point nommé : c'est le grand jour !

Comme je l'ai précisé dans mon télégramme, je t'ai apporté une surprise. J'ai aussi un beau cadeau pour ton papa, ta Demoiselle blanche m'a bien aidée pour le trouver. Mais aujourd'hui, il y a trop de monde, il va vous falloir patienter jusqu'à demain.

Mariéta présenta Edmonde de Barsac ainsi que le chauffeur, Lucien Vermeil, à toutes les femmes présentes.

– *Où est ton père ? Je souhaiterais le saluer !*

Papa tendit la main pour souhaiter la bienvenue mais la Dame en Blanc le prit dans ses bras et l'embrassa.

– *Mon cher Émilio, je vous demande de m'excuser pour cette intrusion. Mais j'ai d'importantes révélations à vous faire et vous savez, à mon âge, il ne faut pas perdre de temps et, surtout, ne jamais remettre à plus tard. Je vois que vous êtes très occupé, puis-je repasser demain dimanche ?*

– *Edmonde, vous savez que vous êtes toujours la bienvenue. Vous allez rester avec nous pour cette fin de journée. Pour cette nuit, Éliette Clément Autun a insisté pour vous recevoir au château, avec votre chauffeur. Demain dimanche, c'est jour de repos et nous parlerons de vos découvertes.*

– *Mon cher Émilio, je vois que vous avez tout prévu ! J'accepte volontiers et je vous laisse à votre travail. Je file à la cuisine, je pourrai peut-être me rendre utile et surtout papoter un peu avec les autres femmes.*

Edmonde de Barsac s'éclipsa pour laisser papa à ses occupations. Mais, avant de rentrer dans la maison, elle voulut absolument admirer le spectacle. Lucien Vermeil lui installa sa chaise longue face à la scène. Comme pour veiller sur elle, Patou se coucha à

ses côtés. Mariéta apporta de la boisson fraîche et resta un moment à bavarder. La Dame en Blanc avait, toute sa vie durant, vécu à Paris ; elle ne connaissait pas grand-chose de la campagne. Elle découvrait un monde nouveau et cette atmosphère champêtre l'enchantait. Elle demanda à Mariéta de l'accompagner près de la trémie. La Dame en Blanc put glisser sa main dans le sac d'avoine et sentir les graines lui caresser la peau. Papa lui expliqua sommairement les différentes phases du battage et le rôle de chacun des acteurs. Elle était bien loin de son hôtel particulier du 32 rue des Loges à Paris ! Papa pointa son doigt vers l'engraineur.

– Vous voyez l'homme qui est là ? C'est lui qui imprime le rythme au spectacle. De sa dextérité dépend un bon ou un mauvais battage. S'il laisse passer trop de paille à la fois, il restera des grains après le passage en machine. Si, au contraire, il en laisse passer trop peu, le battage s'éternisera.

La Dame en Blanc resta à contempler la scène. Grâce à son Splendorette, Madame Éliette immortalisa la scène.

La Dame en Blanc repensait à son grand-père qu'elle n'avait jamais connu. Ce spectacle, à cet endroit bien précis, les rapprochait un peu. Il était resté presque six années dans cette ferme et il avait participé au battage des céréales. Elle l'imaginait, lui, le banquier, une fourche à la main, sur la gerbière. Prise dans ses pensées, lassée aussi par le long voyage, la Dame en Blanc s'assoupit. Mariéta déposa sur elle une petite couverture. Patou veillait toujours à son côté. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la machine avait déjà englouti la dernière gerbe. La représentation était terminée, le théâtre démonté, la troupe

partait déjà vers une autre destination et papa était auprès d'elle. Il lui offrit son bras et tous deux se dirigèrent vers les tables dressées sous les gros ormes. Ils n'avaient pas encore abordé les raisons qui avaient poussé la Dame en Blanc à entreprendre ce long déplacement à L'Arcange. Mais les écrits partiels qu'Edmonde de Barsac avait découverts étaient la promesse d'un éclairage nouveau sur le mystérieux séjour de son aïeul dans cette ferme. Le comte Henri de Barsac était resté à L'Arcange de 1796 à 1802. Papa et la Dame en Blanc semblaient tous les deux aussi impatients d'aborder le sujet, mais ils souhaitaient attendre la quiétude du dimanche. Ils auraient, ainsi, toute une journée pour remonter dans l'histoire. Notre père avait fait dresser la paillère assez loin de la maison et le grain était maintenant bien à l'abri dans le grenier. Les réjouissances de la soirée pouvaient enfin commencer. Tout le monde voulait profiter au maximum de la fête et, sans se presser, les hommes, et les quelques épouses qui les avaient rejoints pour le souper, prenaient tranquillement place autour des tables.

Avec Mariéta, nous apportâmes l'apéritif : vin doux naturel et anisette. Les bouteilles faisaient le tour, chaque convive faisant le service pour son voisin. La fraîcheur de la nuit était maintenant là ; demain étant le jour du seigneur, la soirée se terminerait très, très tard. Vers onze heures, Madame Éliette proposa à Edmonde de Barsac de partir vers le château. Épuisée, la Dame en Blanc accepta avec plaisir, après avoir toutefois convenu avec papa d'un rendez-vous pour le lendemain. Il était maintenant presque une heure du matin mais personne ne semblait vouloir quitter la fête. Le café fut servi une deuxième fois et l'Armagnac Ténarèze apporté par Alphonse Diodin était

au cœur des discussions. Le maître de chai en avait apporté de trois âges différents. Le plus jeune était issu des vendanges de cépage Folle-blanche de 1918 et provenait des vignes de L'Arcange qui, à l'époque, appartenaient encore au Château Tourne Pique. Il y avait également une demi-bouteille d'Armagnac Ténarèze de 1906, ainsi qu'un petit flacon issu du vin des vendanges de 1858 et distillé en février 1859.

Pour le dernier fût de 400 litres de cet Armagnac Ténarèze de 1859, qui restait au château, Alphonse Diodin s'était laissé convaincre : il ne pourrait plus maintenant progresser et il était temps de le vendre. De plus, il était impératif de rentrer avant le printemps prochain des fonds assez conséquents. Le maître de chai avait lui-même suggéré au capitaine de faire construire deux nouvelles cuves et d'acheter un nouveau pressoir, ainsi qu'un nouvel alambic. De son côté, Aristide Clément Autun s'était mis en tête de faire entrer son entreprise agricole dans une ère nouvelle et il avait en vue un autre investissement. Pour le moment, il n'en avait parlé qu'à papa et à Alphonse Diodin.

À l'annonce de la mise sur le marché de cet Armagnac Ténarèze de 1859, les négociants s'étaient précipités mais Alphonse Diodin n'était pas pressé et les tractations s'annonçaient rudes. Le capitaine Aristide Clément Autun avait, comme d'habitude, laissé carte blanche au maître de chai. Il avait simplement fixé la date butoir du 31 mars 1933 et le montant total des fonds à rassembler. Alphonse Diodin avait libre choix, il était seul à décider du stock d'Armagnac qu'il pouvait mettre sur le marché, mais il n'attendrait pas le printemps. Il fallait qu'il concrétise avant la fin octobre afin que cet Armagnac puisse se retrouver sur le marché pour les fêtes de fin d'année. De plus, il souhaitait

que les investissements prévus se réalisent avant les vendanges prochaines. Pour le moment, l'offre la plus intéressante avait été faite par Émile Clesques, un négociant qui traitait de gros volumes d'Armagnac. Il habitait avec son épouse à l'entrée du village. Alphonse Diodin ne se cachait pas pour affirmer qu'Émile Clesques était un voyou, capable de tout pour obtenir ce qu'il voulait. Le négociant semblait s'en moquer et n'hésitait pas, lorsque le produit l'intéressait, à offrir toujours un peu plus que les autres.

Vers deux heures du matin, quelques convives quittèrent les lieux mais il restait toujours un noyau dur, auquel se joignaient quelques femmes restées jusque-là dans la cuisine. La journée avait été éprouvante mais peut-être que, sublimée par l'ambiance qui régnait, la fatigue ne semblait pas les atteindre.

Pendant le repas, on avait abondamment parlé du nouveau médecin de Floréal, Étienne Rambalin. Enfin, plus précisément de son épouse, quelque peu distante, et très peu d'Étiennette, la petite brunette aux longues tresses et à la jolie figure. Mais la discussion s'était surtout concentrée sur l'arrivée soudaine du père Grégorio. Il remplaçait le père Beaulieu. L'affaire s'était faite très rapidement et aucun habitant du bourg ne semblait en connaître la raison. Dimanche, lors de son dernier office, notre curé s'était comporté comme il le faisait habituellement, très chaleureusement, mais pas plus que d'habitude. Lundi, il s'était rendu à l'archevêché d'Auch mais il n'avait plus réapparu ensuite à Floréal. Mercredi, le père Grégorio avait pris possession des lieux comme si tout cela avait été prévu de longue date.

Les cancons allaient bon train, chacun y allait de son idée : « Il paraîtrait que... », faisant enfler les rumeurs. Une chose était cependant certaine : le nouveau venu ne perdait pas de temps et, chevauchant sa Motobécane, il rendait visite à ses paroissiens, en réalité : à tous les habitants de Floréal, croyants ou non. Il réclamait déjà le denier du culte que les paysans payaient traditionnellement en grain, en vin, et en ajoutant même, parfois, quelques volailles. Le père Grégorio n'hésitait pas à fixer un minimum, en fonction de la taille de l'exploitation et du nombre de vivants. Bien sûr, pour le vin, il attendrait novembre ou même décembre pour prélever sa dîme, mais il tenait à faire ses comptes dès son arrivée. Le père Beaulieu n'avait jamais agi ainsi ; il paraissait, au contraire, toujours gêné lorsque, pour cette occasion, il nous rendait visite.

D'après les dires des habitants qui avaient déjà reçu sa visite, le père Grégorio estimait que cette rétribution était un dû, un impôt de droit pour l'église « bienveillante et salvatrice ».

Son discours n'était pas des plus diplomatiques, n'hésitant pas, même, à menacer à demi-mot :

– Je suis le serviteur du Seigneur tout-puissant. Avant même mon arrivée, j'ai été informé de la situation effroyable dans laquelle ce village est tombé. Sous des prétextes fallacieux, vous négligez le Seigneur.

La conduite de mon prédécesseur a été ignominieuse, son influence sur vous a été catastrophique. Vous avez un besoin urgent et impérieux de ma personne.

Vous souhaitez que vos enfants soient baptisés, fassent leurs communions, que vos mariages et vos morts soient célébrés : je suis là pour ça. Mais il y a des contreparties à tout cela, celles d'assister régulièrement aux offices, d'envoyer vos enfants au catéchisme et de prier avec ferveur tous les jours que le Seigneur fait. Avec le père Beaulieu, le laxisme s'est installé, vous avez oublié l'essentiel et je vais m'attacher à vous le rappeler. Vous devez au Seigneur tout-puissant d'être de ce monde et vous lui devez le pain de chaque jour. Le denier du culte n'est qu'une juste, et très faible, rétribution pour permettre au serviteur que je suis de vous éclairer et de vous ramener dans le droit chemin.

Partout où il passait, son sermon était invariablement le même, fustigeant les âmes pécheresses pour les attirer dans le sillon de la prière et de la repentance.

Le nouveau curé ne s'était pas encore rendu au Château Tourne Pique et nombreux étaient ceux qui auraient souhaité assister à son entrevue avec Alphonse Diodin. C'était lui, et lui seul, qui décidait dans le chai. Le père Grégorio lui tiendrait-il ce même discours ? Le maître de chai n'avait, *a priori*, rien contre les ecclésiastiques tant que ces derniers ne venaient bien sûr pas l'importuner. Toutefois, il estimait que dire les messes n'avait rien d'un travail et que le denier du culte n'était en rien une obligation, tout juste une offrande pour ceux qui le souhaitaient. Il estimait, par contre, que le campanaire pouvait, lui, prétendre à une compensation puisqu'il permettait aux habitants de la paroisse de connaître l'heure plusieurs fois dans la journée. Quant au pain de chaque jour, le maître de chai avait une opinion bien à lui sur le sujet.

Bizarrement, lors ce repas, personne n'avait évoqué l'incident de la nuit précédente. Tout le monde connaissait les tourments qu'avait endurés la famille Montazini depuis qu'elle était arrivée en France. Des rumeurs faisaient également état des raisons qui nous avaient valu notre exil. On avait l'impression que les gens se comportaient avec nous comme ils l'auraient fait vis-à-vis d'un malade atteint d'une grave maladie. Ils considéraient les nouveaux méfaits dont notre famille était victime comme une rechute et n'osaient pas aborder le sujet, ou avaient beaucoup de scrupules à le faire.

Le dimanche matin, la Dame en Blanc arriva dès huit heures. Papa reçut de ses mains une poignée de feuillet jaunis par le temps. L'écriture était fine et très resserrée. On avait l'impression que l'auteur, Henri de Barsac, l'aïeul d'Edmonde, avait eu le souci d'économiser de la place, de l'encre ou même du temps.

Émilio n'arrivait pas à déchiffrer tous les mots, certains n'étaient plus utilisés depuis bien longtemps, mais il saisissait l'essentiel. Sur toutes les pages, en haut à droite, il y avait la date. Sur le feuillet qu'il avait en main, était mentionné « 16 novembre 1798 ». *« Comme la nuit dernière et la précédente, Pascaline n'a pu, cette nuit encore, me rendre visite. J'ai entendu sa belle-mère, la vieille Barestre, qui toussait avec force. Cette mégère a dû, une fois de plus, l'obliger à dormir au pied de son lit pour la soigner durant la nuit. Hier, dans la soirée, Pascaline a frappé à la trappe. Elle a tout juste eu le temps de me faire passer trois feuillets, un peu d'encre, un vieux journal et de la nourriture pour la journée du lendemain. Je n'ai rien avalé de chaud depuis plus de quatre jours. Pour le papier, Pascaline a de plus en plus de mal à s'en procurer, elle ne sait ni lire ni écrire et les gens de Floréal commencent à se poser des questions. Aux curieux, elle répond*

simplement que Monsieur le curé, l'abbé Constantin, l'aide à écrire des lettres à son mari Arthur qui fait son service militaire dans l'armée de Bonaparte, pendant sa campagne d'Italie. Avec ma montre qui ne me quitte jamais, les vieux journaux que j'arrive à obtenir de temps à autre, Pascaline est tout ce qui me relie au monde extérieur. Quand elle le peut, elle se glisse par la trappe et passe quelques instants avec moi. Elle me raconte la vie à l'air libre, je lui relis les quelques lettres qu'elle a reçues d'Arthur. C'est l'aumônier qui les lui a écrites. Sur une feuille, je note tous les jours qui passent, depuis le 14 avril 1796, jour où je suis arrivé dans un fût vide. En trois jours, la porte de communication avec la cuisine a été murée et les seuls contacts possibles ne peuvent se faire que par la trappe du chai. Je vis dans le noir, éclairé seulement par une bougie. Une petite lueur me parvient du haut du mur, à l'arrière de la cave : les pierres disjointes laissent passer l'air et quelques rayons de lumière. Pendant plus de deux années, Arthur Barestre, le mari de Pascaline, m'a rendu visite. Nous bavardions de choses et d'autres et un climat de confiance s'était instauré entre nous. Arthur avait 23 ans et il était le plus grand des deux fils de la maison ; Gaston, le second, n'avait que 14 ans. Avec Arthur, nous avons passé des accords simples pour la nourriture, les bougies, le papier pour écrire, le journal quand c'était possible, même s'il était ancien, ainsi que pour les autres petites choses dont j'avais besoin. Les tarifs établis étaient tout à fait corrects, surtout par rapport à ceux qui pouvaient se pratiquer dans la capitale. Il avait également été convenu que les visiteurs frapperaient à la trappe avant d'ouvrir. Après une quinzaine de jours passés dans la cave, Arthur Barestre avait voulu me faire sortir, de nuit, afin que je prenne l'air. Mais sa mère s'y était formellement opposée à cause des saisonniers qui dormaient dans la grange. Son père

était un faible et n'avait pas droit à la parole. Pourtant, dans l'après midi du 14 juin 1796, après deux mois passés dans le noir de la cave, j'entendis frapper à la trappe. Dans les quelques secondes qui suivirent, Pascaline me faisait descendre une petite échelle. Tout le monde était dans les champs et, chose extraordinaire, Pascaline, qui s'était blessée avec une serpe, avait pu regagner la maison pour se soigner. Elle avait profité de l'occasion pour me tendre la main. J'ai savouré ces instants de liberté avec délectation. Mais après une petite demi-heure, Pascaline, qui faisait le gué, vint m'avertir que Berthe Barestre arrivait vers la maison. Je fus donc contraint de retourner vers mon univers de nuit, avec pour seule compagne la flamme de ma bougie. De temps en temps, Pascaline ou Arthur arrivaient à m'organiser une petite récréation. Un jour, Arthur avait constaté que l'air de la cave commençait à devenir malsain et que de l'humidité apparaissait sur les murs. Avec un pic, il avait entrepris de remédier au problème en descellant quelques pierres de plus, au ras du sol, à l'extérieur de la cave. Le courant d'air arrivant par la trappe s'en trouva fortement accentué et tout rentra dans l'ordre. Pendant plus de deux ans, la vie se passa à peu près normalement. Et puis la mauvaise nouvelle tomba. Le 10 septembre 1798, Arthur Barestre me rendit visite pour m'annoncer qu'il était obligé de partir à l'armée. Le 5 septembre 1798, le député Jean-Baptiste Jourdan avait fait voter la loi qui instituait le service militaire. La guerre n'était plus réservée aux professionnels mais à tous les hommes nés français et âgés de 20 à 25 ans. La République ne perdit pas de temps et, le 24 septembre 1798, 200 000 conscrits, dont Arthur faisait partie, furent appelés sous les drapeaux. Arthur me fit une dernière visite le 22 septembre avant de quitter L'Arcange pour rejoindre l'armée de Bonaparte. »

Émilio était captivé par ces lignes, écrites presque 150 ans auparavant. Apparemment, à cette époque, la maison de L'Arcange était beaucoup plus petite ; la chambre de Mariéta servait de cuisine et le cellier de chai. La cuisine actuelle n'était encore qu'une grande cour autour de laquelle trônaient des poulaillers.

La Dame en Blanc arriva dans la cuisine, portant un paquet plat, d'environ 80 centimètres sur 1 mètre, enveloppé de papier blanc.

– Ma grande, je t'ai apporté un petit cadeau. Je suis persuadé qu'il te fera énormément plaisir, regarde ! Ensuite, j'aurai quelques révélations à te faire.

Intriguée, Mariéta le prit, le déposa sur la table et commença à l'ouvrir.

– Mais... c'est ma Demoiselle blanche ! C'est elle, c'est tout à fait elle ! Mais qui est-ce ? Comment l'avez-vous trouvée ? Et où l'avez-vous trouvée ?

La joie de Mariéta faisait plaisir à voir. Pendant plus d'une année, cette Demoiselle blanche lui était apparue dans ses rêves. La plupart du temps, juste pour discuter avec elle. Elle s'était également manifestée à plusieurs reprises pour essayer de la prévenir de quelques tourments qui pouvaient planer sur un membre de la famille. En réalité, Mariéta était persuadée que la Demoiselle blanche avait tout fait pour que sa famille et Edmonde de Barsac se rencontrent.

– Alors, ma grande, comment trouves-tu ma grand-mère ? Elle était belle, n'est ce pas ?

– Votre grand-mère ! La Demoiselle blanche était votre grand-mère ?

– Absolument Mariéta. Cette dame s'appelait Geneviève, elle était l'épouse de mon grand-père, Henri de Barsac. Celui-là même qui s'était réfugié dans la cave secrète de L'Arcange en 1796. Tu te rappelles de l'ascenseur du 32 rue des Loges à Paris ? Tu m'avais bien dit que, lorsque tu montais ou que tu descendais, chaque fois que tu passais au niveau du 3^e étage, des images inexplicables naissaient dans ta tête ? C'est à cet étage, dans sa chambre, que ce portrait était accroché. J'y ai même retrouvé les feuillets, écrits par mon grand-père, que ton papa est en train de lire. Sûrement minée par tout ce qu'elle avait dû endurer, ma grand-mère a basculé dans la folie quelques mois seulement après la mort de son époux, Henri de Barsac. Depuis sa mort, à part pour faire un peu de ménage, personne n'était plus retourné dans sa chambre. C'est pour cette raison que l'ascenseur ne s'arrêtait pas au 3^e. Je suis maintenant persuadée que l'esprit de ma grand-mère était toujours présent dans cette pièce. Et c'est toi, ma petite Mariéta, qu'elle a choisie pour se rappeler à notre bon souvenir et faire en sorte que nous nous rencontrions.

Mariéta voulait se précipiter vers son père pour lui faire, enfin, découvrir la Demoiselle blanche, mais la Dame en Blanc la retint.

– Tu lui présenteras ton amie tout à l'heure. Pour le moment, il voyage dans un autre siècle.

Moi, j'avais enfin réussi à terminer ma cabane. Papa m'avait aidé à hisser et à fixer solidement un vieux tonneau de 800 litres dans le gros chêne, à quelque 200 mètres derrière la maison. En réalité, c'est moi qui l'avais un peu aidé. Même Patou, notre chien, arrivait tant bien que mal à monter à l'échelle, mais pour le faire descendre c'était une autre histoire. Alors papa avait eu l'idée de construire, à l'aide d'une caisse, d'une roulette, d'un contrepoids et d'une bonne corde, un monte-charge. J'y installais Patou pour le faire monter et pour le redescendre, ensuite, sur le plancher des vaches. Cette solution convenait parfaitement à mon chien et, dès que je me préparais à quitter la cabane, il sautait dans son ascenseur. Avec le frein que mon père avait aussi installé, il n'y avait aucun risque d'accident. Pendant que Patou veillait au grain, moi je dévorais les livres que la Dame en Blanc n'avait pas manqué de m'apporter. En ce moment, je lisais un roman de Charles Perrault, « Peau d'Âne ». J'étais revenu à plusieurs reprises à Floréal, j'avais un peu traîné devant le cabinet du docteur Rambalin, mais je n'avais pas revu Étienne.

Fasciné, papa était toujours plongé dans les récits rocambolesques d'Henri de Barsac. *« Cela faisait à peine un jour qu'Arthur Barestre était parti pour l'armée lorsque la trappe s'ouvrit sans que personne n'ait frappé. C'est le visage sévère et déjà très marqué d'une femme d'une cinquantaine d'années qui apparut. Sans même l'avoir jamais vue auparavant, je compris tout de suite que j'avais à faire à Berthe Barestre, la mère d'Arthur. J'eus un peu du mal à interpréter ce qu'elle voulait me dire. Elle parlait un très mauvais français, avec un mélange de quelques mots de gascon et d'occitan, mais je compris tout de*

suite que sa conversation n'avait rien d'amical. C'est Pascaline qui servit de traductrice. En réalité, Berthe Barestre voulait me signifier que les tarifs d'hébergement avaient simplement triplé. Si je n'étais pas d'accord, il fallait que je quitte L'Arcange dans l'heure. La trappe se referma violemment et, sur ma petite table, la bougie qui m'éclairait s'éteignit. Je me retrouvais dans le noir le plus total. Je mis plusieurs minutes à réagir, mais il était inutile que je m'apitoie sur mon sort. Je n'avais pas d'autre choix que de payer. J'avais certes apporté une très belle somme d'argent, mais une grande partie de celle-ci ne m'appartenait pas, elle m'avait été confiée par des amis et des clients. De plus, avant de partir, Arthur m'avait laissé entendre que les assignats en livres ou en francs n'avaient plus aucune valeur légale. Je ne pouvais donc utiliser que les pièces métal pour monnayer ma vie dans ce trou. Le 17 novembre 1798, Pascaline reçut la visite des gendarmes : son mari, Arthur Barestre, qui servait sous les ordres du Général Desaix, venait d'être porté disparu pendant la campagne de Haute-Égypte. Les gendarmes lui expliquèrent qu'il était sûrement mort mais que tous les cadavres sur les champs de bataille n'avaient pu être récupérés ou identifiés. Pascaline m'apprit la mauvaise nouvelle le lendemain. Elle ne pouvait même pas être certaine de la mort de son mari et faire son deuil. Pendant près de deux mois, Pascaline vint m'apporter ma nourriture mais elle ne s'attardait pas pour bavarder. Au début de l'année 1799, tous les hommes plus ou moins valides furent enrôlés dans l'armée de Bonaparte. Berthe Barestre se retrouva avec seulement son mari, son second fils Gaston et Pascaline, sa belle fille, pour effectuer les travaux de la ferme qui s'étendait sur presque soixante-dix arpents. Ici, le système métrique mis en place par les révolutionnaires n'était pas encore parvenu. Cette année-là, au moment des moissons, durant les mois de juillet et

août, le temps s'avéra catastrophique : les grains pourrissaient sur pied et commençaient même à germer. Malgré la crainte d'être dénoncée, Berthe Barestre dut se résoudre à me proposer de les aider dans le battage des céréales. Il n'était, bien sûr, pas question de me payer le travail, seule la nourriture du soir serait décomptée. J'ai tout de suite accepté, non pas pour essayer de l'amadouer – avec ce type de personnage, il n'y avait rien à espérer – mais je ne voulais pas manquer une occasion de m'évader de cette cave ; c'était pour moi comme une délivrance, même pour travailler. Si Berthe Barestre me l'avait demandé, j'aurais payé pour le faire. »

Dans tous les écrits d'Henri de Barsac, datés de la mi-août à fin octobre 1799, Émilio pouvait ressentir comme un souffle nouveau, un plaisir de vivre qu'il avait perdu pendant ces longs mois passés au fond de sa cave. Il attendait avec espoir toutes les fins d'après-midi.

« Je sortais de ma tanière pour le battage des céréales et je ne regagnais ma couche que tard dans la nuit, alors que tout le monde dormait déjà. »

Une chose étonna Émilio : Henri de Barsac ne parlait jamais de sa femme ou de ses enfants, de ses amis, ou même de ses autres parents, sûrement par mesure de précaution, au cas où ses récits tomberaient dans des mains ennemies.

« Le 14 novembre 1799, j'appris par le journal daté du 11 novembre que le général Napoléon Bonaparte avait pris le pouvoir grâce à son coup d'État du 9 novembre. La révolution était peut-être terminée. Mais il fallait attendre que les choses s'éclaircissent, il me faudrait encore patienter quelques mois. Le début de juillet de l'année 1800 ne fut pas meilleur que celui de

l'année précédente et Berthe Barestre avait appris la leçon : elle me proposa presque tout de suite de les aider pour le battage. Comme l'année précédente, je sortais dans le milieu de l'après-midi, mais je ne pouvais toujours pas dépasser les limites de la cour de la ferme de L'Arcange. Jour après jour, Pascaline retrouvait sa joie de vivre. Le 22 juillet fut l'une des journées les plus chaudes de l'été. À la ferme, vers dix heures du soir, tout le monde s'était couché. Moi, j'attendais, comme tous les soirs, que mes jambes ne me portent plus. Vers onze heures, je fus très surpris de voir Pascaline arriver vers moi dans sa chemise de nuit.

– Je n'arrive pas à dormir, il fait trop chaud. Je vous apporte à boire. Elle servit deux verres et m'en tendit un. Le vin était frais et l'atmosphère encore très chaude, la bouteille ne résista pas très longtemps. Sans trop savoir comment, Pascaline se retrouva contre moi. Je n'avais pas serré une femme dans mes bras depuis le départ de Geneviève pour Londres, vers la fin de l'année 1789, il y avait presque 10 ans. Mais les gestes d'amour sont acquis à jamais et ce qui se passa ensuite restera le plus merveilleux de mes souvenirs. Les jours passaient et, tous les soirs, vers onze heures, lorsque tout le monde était endormi, nous nous adonnions à nos folies amoureuses. Du 22 juillet au 2 octobre 1800, jour de fin de battage, nous nous sommes retrouvés presque toutes les nuits. Nous faisons, bien sûr, très attention afin d'éviter d'être surpris. Mais les chambres donnaient sur l'arrière de la maison et nos rendez-vous amoureux se situaient presque toujours dans la grange, à l'avant. Il me semblait que Berthe Barestre était devenue un peu plus humaine. L'ordinaire s'améliorait, les rations étaient plus conséquentes, mais je n'en compris pas tout de suite les raisons. Lorsqu'elle me proposa de participer au pressage du vin, je ne pris même pas le temps de la

réflexion et j'acceptais tout de suite. Pour moi ce serait autant de moments passés avec Pascaline. Quand je me retrouvais seul dans la cave, allongé sur la caisse qui me servait de couche, j'essayais de retrouver, dans ma mémoire, les traits du visage de mon épouse Geneviève et ceux de mes enfants. Mais, chaque fois que je fermais les yeux, c'est le visage de Pascaline qui apparaissait. Un jour je devrais repartir, mais je ne voulais pas y penser, je prenais les jours comme ils arrivaient, les uns après les autres et je croquais dans ce bonheur, sans me poser de questions. »

Absorbé par sa lecture, Émilio sentit à peine la main sur son épaule ; la Dame en Banc était là, à côté de lui, il ne l'avait même pas entendue arriver.

– Alors, Émilio, qu'en pensez-vous, surpris par ces révélations ? Mais ce n'est pas fini, vous n'êtes pas au bout de vos surprises.

Avant de se mettre à table, Mariéta présenta à papa le portrait de la grand-mère de la Dame en Blanc.

– Regarde papa, la Demoiselle blanche a bien existé. Je ne me trompais pas lorsque j'affirmais qu'elle nous avait guidés pour retrouver Edmonde.

Pendant le repas du midi, notre père nous révéla quelques passages du récit d'Henri de Barsac. Il expliqua que la cuisine actuelle n'était encore qu'une grande cour, que le vin était pressé et conservé dans la partie que l'on appelait aujourd'hui le cellier. La chambre de Mariéta servait de cuisine et l'étable ne pouvait contenir que quatre à cinq animaux. Le mur pour isoler la cave avait bien été construit en 1796. Il parla d'Arthur

Barestre, disparu sur un champ de bataille en Égypte, ainsi que de tous les autres membres de la famille. Il évoqua également, mais sans donner trop de détails, l'amitié née entre Henri de Barsac et Pascaline, mais il ne nous parla pas d'amour, ni même de leurs rendez-vous nocturnes.

Papa demanda à la Dame en Blanc si elle avait une idée de l'endroit où se trouvaient les autres feuillets rédigés par son aïeul.

– Mon cher Emilio, il y a encore trois à quatre malles d'archives qui proviennent de la chambre de ma grand-mère. Dès mon retour, je vous le promets, je poursuivrai mes recherches.

Papa la remercia et ne s'éternisa pas à table ; il ne reprit même pas du dessert. Mariéta fit même semblant de se fâcher mais elle n'était pas dupe : son père avait hâte de s'immerger à nouveau dans sa lecture.

Émilio avait constaté que, depuis la fin juillet, Henri de Barsac s'attardait moins dans ses écritures. Il notait toujours bien les dates mais, souvent, aucun paragraphe ne suivait. Il est vrai qu'à partir des moissons il s'était créé d'autres centres d'intérêts. Émilio avait en main le feuillet daté du 12 octobre 1800 dans lequel Henri de Barsac évoquait ses premières vendanges.

« J'ai passé toute cette journée nu-pieds dans un cuvier à fouler des grappes de raisins et, peu à peu, je sentais l'odeur du moût en fermentation qui m'envahissait. Le premier fût de jus de raisin blanc est déjà plein. J'ai cru comprendre que ce cépage était du blanc Dame. Après fermentation, le vin distillé donnera l'eau-de-vie d'Armagnac. Je connais un peu cette eau-de-vie que j'ai, à

plusieurs reprises, offerte à mes amis et à mes clients, avant et au début de la révolution. Elle est déjà assez renommée dans tous les pays de France et de Navarre, mais jamais je n'aurais pu imaginer participer un jour à son élaboration. Cette nuit, Pascaline m'a amené au milieu des vignes. Sur les vingt-quatre arpents de plants que comprend la ferme, la plus grande surface est de blancs. Il y a trois autres cépages qui sont utilisés pour faire l'eau-de-vie d'Armagnac : la Folle-blanche, le Graisse et le Meslier Saint-François. Pour le raisin rouge, qui sert à élaborer le vin de consommation courante, Pascaline m'a parlé de cépage Plantet, de Villard noir, de Valdiguié et de quelques rangées de Fer. Notre promenade a duré jusque très tard dans la nuit et nous sommes rentrés juste avant l'aube. Pour éviter que Berthe Barestre ne nous surprenne, Pascaline avait laissé la fenêtre de sa chambre ouverte ; quant à moi, je suis rentré par le fenestron du chai et j'ai ensuite rejoint ma tanière. Pascaline est de plus en plus belle, elle a repris du poids. Après la disparition de son mari, elle avait maigri ; maintenant elle s'est bien remplumée. Ce matin du 22 octobre 1800, j'ai entendu frapper à la trappe de ma cave. Je fus très étonné d'apercevoir le visage de Berthe Barestre. Sa seule phrase a été :

– Montez tout de suite, j'ai à vous parler.

Ces quelques mots et le ton utilisé ne laissaient présager rien de bon. À peine arrivé dans la cuisine, je vis Pascaline, assise sur une chaise, près de la table. Ses yeux étaient rougis, elle avait dû pleurer. Sans attendre, Berthe Barestre pris la parole. Je m'étais peu à peu habitué à son langage, qui comportait un mélange de mauvais occitan et de mauvais gascon.

– Je savais qu'en vous accueillant dans cette maison, c'était le malheur qui rentrait chez nous. C'est d'abord mon fils qui est mort dans cette maudite guerre, avec cet empereur de malheur. Mais ça n'a pas suffi. Vous, les nobles, vous méprisez les petites gens comme nous. On vous a reçu comme un membre de la famille, on vous a bien traité, et vous, qu'avez-vous fait en échange ? Vous n'avez apporté que le malheur et la désolation. Il ne vous a pas fallu beaucoup de temps pour séduire et déshonorer notre belle-fille ! Que va-t-il se passer maintenant ? Des yeux, j'interrogeai Pascaline.

– Henri, je suis grosse, j'attends un enfant de toi.
Berthe Barestre reprit la parole mais je ne l'écoutai plus. Elle continuait pourtant à déverser ses mots mais je l'ignorai totalement. Je m'étais précipité vers Pascaline et je l'avais serrée fort dans mes bras.

– Ne t'inquiète pas, Pascaline chérie, tout va bien se passer. Je vais m'occuper de toi.

Voyant que je ne l'écoutais plus, Berthe Barestre haussa le ton. Excédé, je me tournai vers elle et je lui intimai l'ordre de se taire.

– Berthe Barestre, vous êtes une garce et vous m'avez traité comme un chien galeux. À partir de maintenant, je vais prendre soin de Pascaline et de notre enfant. Si vous essayez de m'en empêcher, j'irai raconter à qui veut l'entendre comment vous m'avez caché pour de l'argent, et beaucoup d'argent. Certaines personnes seront sûrement très intéressées. Maintenant, moi je ne risque tout au plus que quelques mois de prisons. Et encore, je sais que certaines lois ont été votées et je suis persuadé que la

plupart des faits qui pouvaient m'être reprochés ont été amnistiés.

Berthe Barestre ne s'attendait pas à cette attaque, elle en tomba les fesses sur la chaise et resta muette. Je profitai de la situation.

– À partir de maintenant, la cave, c'est fini, j'habiterai dans la maison. Vous m'installerez une paille dans le débarras et je mangerai à la même table que vous tous. Pour les curieux, je serai le cousin de Paris, ici pour se refaire la santé. Je vous préviens que si les choses ne se passent pas correctement, j'irai tout dévoiler aux gendarmes, ainsi qu'à votre propriétaire, maître Guillaume Verdamel.

Notaire et propriétaire de quatre métairies, dont celle de L'Arcange, Guillaume Verdamel habitait la grande ville voisine de Condom. Berthe Barestre était sûrement une mauvaise femme, mais Je dois reconnaître qu'à part ses tarifs prohibitifs, elle n'avait jamais essayé de me voler en s'introduisant dans la cave et en puisant directement dans ma réserve. Toutefois, pendant tout le temps où j'étais resté au fond de mon repaire, j'avais eu le loisir de trouver une cachette pour mon argent ; je ne sortais que le strict minimum. À partir du 22 octobre 1800, ma situation s'améliora nettement. La solitude de ma cave ne me manquait pas. Toutefois, mis à part le désespoir, je n'y avais jamais souffert ni du froid, ni de la chaleur, ni même de la faim. Berthe Barestre avait compris que je ne plaisantais pas et ne me créait pas de problème. Ma condition était devenue à peu près normale : j'aidai pour les travaux de la ferme et, en contrepartie, j'étais nourri et logé. J'avais exigé que les ordres me soient seulement donnés par César Barestre et je ne voulais pas que Pascaline fasse des travaux trop pénibles. Il n'y avait eu aucune contestation. Malgré ma nouvelle vie au grand air, j'étais quand même dans une position un peu inconfortable. Je n'avais plus eu

aucun contact avec ma femme et mes trois enfants depuis les dernières lettres qui m'étaient parvenues, en octobre 1795, et je ne les avais pas revus depuis 1789. Je ne connaissais même pas le petit dernier, Edmond, né à Londres le 11 février 1790. Il devait avoir maintenant plus de 10 ans. J'avais quitté Paris à la mi-mars 1796 et, de cachette en cachette, le trajet jusqu'à L'Arcange avait duré jusqu'au 14 avril 1796. Depuis mon départ de Paris, je n'avais plus eu aucun contact ni avec ma famille ni avec mes amis. J'avais, par la force des choses, rompu tous rapports avec mes relations de travail, dont certains m'avaient confié de grosses sommes d'argent. J'aimai Pascaline et le petit être qui poussait dans son ventre, mais il arriverait un jour où je serais obligé de faire un choix. Je savais que la fortune mise à l'abri par la famille de mon épouse les mettait à l'abri du besoin, mais il fallait à tout prix que je leur donne signe de vie. »

Le dernier feuillet qu'Émilio avait entre les mains se terminait par cette phrase. C'était frustrant de ne pas pouvoir connaître la suite de cette histoire et de ne peut-être jamais savoir comment elle se terminait. Il fallait absolument qu'Edmonde de Barsac mette les bouchées doubles.

Papa resta songeur. Les feuillets écrits par Henri de Barsac auraient dû, en principe, se trouver tous au même endroit. N'était-ce pas un stratagème de la Dame en Blanc pour inciter notre famille à lui rendre visite ou pour avoir, tout simplement, l'opportunité de revenir à L'Arcange ? Nous savions que la vieille dame s'ennuyait dans son hôtel particulier parisien ; Mariéta lui écrivait bien régulièrement, mais ce n'était pas assez.

La Dame en Blanc s'entendait très bien avec ma sœur et papa pensa qu'elle pourrait peut-être repartir quelques jours avec elle, à Paris. Elle reviendrait ensuite par le train. Il réfléchissait à la façon d'amener la discussion sur le sujet mais il n'eut pas à chercher bien longtemps.

– Papa, papa ! Edmonde m'a proposé de partir à Paris avec elle, c'est Lucien qui me raccompagnerait. Je demanderai à Antoinette de s'occuper de vous jusqu'à mon retour. Est-ce que tu es d'accord, dis, papa ?

Apparemment, les jeux étaient déjà faits, mais notre père sentit qu'il pouvait tirer profit de la situation en impliquant encore plus la Dame en Blanc, ainsi que Mariéta, dans les recherches sur Henri de Barsac.

– J'accepte à une seule condition : vous devez absolument découvrir la suite de l'histoire d'Henri de Barsac. Comme je ne souhaite pas que tu ramènes les feuillets originaux, tu n'auras qu'à les recopier. Un peu comme des devoirs de vacances. Il faut, d'abord, bien sûr, que vous arriviez à mettre la main dessus et qu'Edmonde soit d'accord.

Papa avait un peu élevé la voix, de façon à bien se faire entendre. La Dame en Blanc, qui n'était pas très loin, répondit elle-même.

– C'est d'accord Émilio, je vous promets que nous ferons le maximum.

Le vendredi matin, Edmonde de Barsac et Mariéta quittaient L'Arcange. Elles étaient installées, toutes les deux, comme des princesses, à l'arrière de la Mercedes blanche, avec Lucien au volant. La Dame en Blanc m'avait également proposé de partir avec eux à Paris, mais j'avais poliment décliné l'invitation. Je ne voulais pas laisser papa seul. Il restait encore beaucoup de travail dans les vignes et je l'y aiderai de mon mieux. Je passais mon temps libre à lire dans ma cabane. Il y avait également une autre raison et même, pour être tout à fait honnête, il y en avait deux. La première était que, si je partais à Paris, je devrais dépenser un minimum d'argent de poche. Depuis mon arrivée en 1930, je m'étais fixé un but. Pour y parvenir, j'avais mis de côté l'intégralité de la cagnotte que nous avait rapportée la vente du tartre récolté dans les cuves du château. Cette année avait été très fructueuse ! La quantité vendue à Monsieur Ramirez ayant doublé, ma bourse avait très sensiblement grossi. Encore quelques sous, enfin... beaucoup, et je pourrai concrétiser. Mais il fallait tout d'abord que j'arrive à convaincre papa. Je pense qu'il se doutait de quelque chose mais j'étais persuadé qu'il ignorait tout de mon projet véritable.

La deuxième raison était que j'espérais revoir Étienne, la fille d'Étienne Rambalin, le nouveau médecin de Floréal. Je l'avais rencontrée une troisième fois, par hasard, alors que j'entrais dans la boulangerie de Noël et Lucette Fabre. Elle sortait et, cette fois, sans hésiter, j'avais engagé la conversation.

– Bonjour, tu me reconnais ? Je m'appelle Sylvio. Nous nous sommes vus l'autre jour. J'étais avec mon père et Madame Éliette, l'épouse du capitaine. Je n'ai pas oublié ton nom ! Tu t'appelles Étienne, c'est très joli comme nom.

– *D’abord, Étienne, ce n’est pas mon nom mais mon prénom. Si tu allais régulièrement à l’école, tu saurais ça. Et puis maman m’a dit de ne pas parler avec les étrangers. Sylvio Montazini, c’est bien étranger, n’est-ce pas ?*

Étienne me planta là et repartit en courant vers son domicile. Je la regardais s’éloigner, elle avait vraiment une jolie figure. Après quelques mètres, comme la fois précédente, elle se retourna et me sourit. Soit elle m’aimait bien elle aussi, soit elle se moquait de moi. Elle m’avait certes éconduit, mais je n’allais pas capituler pour si peu. Si tout se passait comme je l’espérais, après l’aboutissement de mon projet, les choses seraient sans aucun doute différentes.

Une fois de plus, Papa s’était isolé sous les gros ormes devant la maison. Depuis que nous habitons L’Arcange, il se réfugiait à cet endroit lorsqu’il était très malheureux et jamais nous ne le dérangions. Dans un rite immuable, il se laissait glisser contre le tronc du plus gros et s’asseyait à même le sol. Il regardait le ciel en serrant les poings. Nous savions, Mariéta et moi, qu’il pensait à maman, nous étions même certains qu’il lui parlait. Le tête-à-tête ne durait que quelques minutes et puis, comme une litanie, il commençait à siffloter. Toujours la même chanson, toujours le même air : « *J’ai du bon tabac dans ma tabatière, j’ai du bon tabac, tu n’en auras pas...* » Ce refrain revenait à trois ou quatre reprises puis papa se relevait, sifflotant toujours. C’était le signe qu’il avait repris le dessus.

À plusieurs reprises, à son retour dans la maison, j’avais surpris dans ses yeux des larmes qu’il n’avait pu dissimuler. Comme

pour s'excuser de cette douleur qu'il n'arrivait pas à surmonter, il me passait alors la main dans les cheveux. À cet instant, une chose inexplicable se produisait : au travers de ses doigts, mon corps tout entier s'emplissait d'une très vive émotion. Je me rappelais bien le papa que j'avais connu à Villanova et à Mezano. Ce n'était plus le même, il y avait quelque chose de cassé en lui, sa joie de vivre s'était éteinte en même temps que la vie de notre mère. Trois jours par semaine au château et souvent quatre, dans notre ferme, il se réfugiait dans le travail. Sûrement une manière de ne pas trop penser. Avec Mariéta et moi, il était encore plus prévenant, peut-être même plus proche qu'avant. Je crois que le plus dur, pour lui, était de ne pas pouvoir retourner en Italie pour se recueillir sur les tombes de maman et de ses parents, et revoir l'endroit où il avait ses racines.

Lorsque je le vis arriver, juché sur sa moto, je ne fus pas très surpris. Il avait déjà inondé de ses sermons une grande partie de la commune. Patou aboya avec force, je lui donnais l'ordre d'arrêter. Il obtempéra mais il scrutait le prêtre en soutane noire, crocs affûtés, comme s'il s'agissait d'un ennemi.

L'homme était petit et sec comme une trique. De son béret basque, ajusté à la façon des chasseurs alpins, s'échappait une tignasse rousse laissant apparaître une tonsure qui me faisait immédiatement penser à un œuf d'autruche oublié dans un nid de poule. Sa soutane, trop courte, rapiécée maintes et maintes fois, précédait des godillots noirs, bien trop grands, dans lesquels étaient plantées de frêles chevilles, aux mollets de coqs. Sans chaussettes, avec ses yeux globuleux dépassant des orbites,

le bonhomme me faisait l'effet d'un criquet resté trop longtemps au soleil.

– *Bonjour mon fils, ton père est-il là ?*

– *Bonjour, Monsieur le curé ! Oui, il est dans la cuisine, il prépare le souper.*

– *Dorénavant mon fils, tu t'adresseras à moi, en disant « mon père » !*

Je ne t'ai pas vu dimanche à l'office. D'habitude, les Italiens sont de bons chrétiens. À moins que vous ne soyez communistes. Les Italiens sont soit catholiques, soit communistes. Rassure-moi mon fils, vous êtes bien catholiques ?

– *Non mon père, nous ne sommes pas communistes !*

– *Je préfère ça ! Je mettrai vos manquements sur le laxisme de mon prédécesseur. Il n'a pas fallu longtemps pour que vos âmes soient corrompues ! Je peux t'assurer que tout ça va changer !*

Patou, n'avait pas l'air d'apprécier le ton adopté par le père Grégorio.

– *Décidément, tout est à revoir dans cette maison : même ton chien ressemble plus au malin qu'à un bon gardien !*

Papa arriva à ce moment sur le pas de la porte. Il salua le prêtre et l'invita à rentrer. Je pense qu'il avait entendu une partie de notre conversation.

– Sylvio, j'ai promis à Antoinette que tu l'aiderais à rentrer les vaches !

Je compris que mon père ne souhaitait pas que j'assiste à son entretien avec le père Grégorio.

En rentrant de la ferme des Bîmes, je croisai le curé sur sa moto. Joignant le geste à la parole, je le saluai mais je n'obtins aucune réponse. Apparemment, la discussion avec papa avait dû être houleuse.

– Alors, que voulait notre nouveau curé ?

– Nous sermonner et nous mettre en demeure d'aller à la messe tous les dimanches. Il m'a aussi parlé du denier du culte. Ah oui, il sait que tu es bon élève et il a insisté pour que tu deviennes enfant de chœur.

– Tu n'as pas dit oui au moins ?

– Ne t'inquiète pas. Je lui ai simplement précisé que tu irais à la messe pour les fêtes religieuses et l'année de ta communion. Si, bien sûr, nous n'avons pas de retard à la ferme.

Il n'a pas eu l'air d'apprécier et m'a rétorqué que, dans ces conditions, il n'était pas question de communion et pas plus de confirmation.

Il a menacé de la même punition Serge Letémoïn qui est allé en parler au curé de Villeneuve-de-Floréal. Antoine et Simon iront faire leur communion là-bas. Tu pourras faire comme eux. Pour le denier du culte, il a eu le toupet de me réclamer deux quintaux de blé et de l'avoine. Je l'ai invité à ne pas repasser.

La réputation que s'était forgé notre nouveau curé en à peine quelques jours n'était pas usurpée. Sur l'instant, faire ma communion à Floréal ou à Villeneuve m'importait peu. Mais qu'avait donc pu faire le père Beaulieu pour être remplacé de la sorte ? D'après le Père Grégorio, sa conduite avait été ignominieuse ! Mais que voulait dire « ignominieux » pour notre nouveau curé ?

Le samedi qui suivit, le battage dans les fermes alentour étant terminé, papa m'amena avec lui dans la vigne pour rogner les sarments. À l'aide d'une serpe, nous raccourcissions ceux qui s'étaient trop développés. Ce travail permettait aux grappes de mieux voir le soleil et les vendanges en seraient facilitées.

Papa savait que, contrairement à Mariéta, je n'avais pas dépensé un centime de mon argent. En me voyant économiser sou par sou, il avait sans doute depuis longtemps compris que j'avais une idée en tête. Tout en travaillant au milieu des rangs de Folle-blanche, il essayait d'en savoir plus sur mes intentions. Mais, lorsqu'il me posait la question, je trouvais toujours un biais pour ne pas y répondre. De toute façon, tant que je n'avais pas l'argent nécessaire, il était inutile d'en parler. Je m'étais déjà informé sur les prix chez un marchand à Condom, mais, même avec les trois gros billets que la Dame en Blanc m'avait donnés, il me manquait encore pas mal d'argent. Ce que je ne savais pas,

c'est que papa m'avait déjà vu m'éterniser devant ce magasin de cycles. Sans trop en avoir l'air, il insistait pour en savoir plus.

– Tu sais, maintenant que tu peux donner un coup de main, il est normal que tu sois rétribué. Pas comme un vrai ouvrier, bien sûr, mais s'il te manque un peu pour payer ce que tu souhaites acheter, ça peut peut-être se faire.

Les propos de papa me prenaient au dépourvu. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire par : « s'il te manque un peu ». Tout en poursuivant mon travail, je réfléchissais. Comme pour me donner une contenance, et pour gagner un peu de temps, je me frictionnais une main, puis l'autre. Papa savait qu'il avait vu juste et il ne voulait pas ajouter à mon supplice.

– Bon, combien te manque-t-il ?

Je répondis en posant une autre question :

– D'abord, je ne sais même pas si tu serais d'accord, alors je ne peux pas te dire combien il me faut !

– Si tu ne veux pas me dire ce que tu souhaites acheter, je ne peux pas te dire si je suis d'accord ou non !

– Oui, mais maintenant, j'ai plus de dix ans et demi et je sais être prudent. L'autre fois, si je suis tombé, c'est à cause de la voiture qui me suivait de trop près. Depuis, je fais encore plus attention et plus rien ne m'est arrivé.

Sans le savoir, je m'étais un peu découvert.

– Je sais bien que tu as plus de dix ans et que tu es prudent, mais...

Papa n'insista pas. Sans savoir exactement ce que je souhaitais réellement acheter, il donna son accord.

– C'est d'accord, alors combien il te faut ?

Je ne perdis pas de temps et me lançai :

– La dernière fois que nous sommes allés au marché à Condom, Monsieur Broussol m'a présenté le catalogue de Manufrance. Il y avait une Hironnelle bleue, presque à ma taille, mais elle est trop chère. J'en ai vu une autre, d'occasion, dans le magasin. Elle est en état, mais c'est une bicyclette d'adulte, trop grande pour moi, mais je pourrais la garder plus longtemps ! Pour celle-là, avec ce qu'Edmonde m'a donné, il me manque 75 francs.

Je regardai papa qui ne répondait pas.

– Je sais que c'est beaucoup, mais je peux attendre maintenant que je sais que tu es d'accord.

– Et la bleue, elle est à ta taille ?

– Sur le catalogue, ils disent que c'est pour un adolescent de 13 à 14 ans. En baissant la selle et le guidon à fond, ça ira. Mais elle coûte 510 francs, et il me manque 260 francs.

– Ecoute, comme tu as refusé de partir à Paris pour ne pas me laisser seul et pour m'aider à la vigne, tu as droit à une petite compensation. Je crois que cela va pouvoir s'arranger, et puis,

pour aller à l'école, maintenant que Mariéta ne sera plus avec toi, tu mettras moins de temps. Le soir, tu seras également plus vite à la maison pour m'aider.

Je ne savais pas ce que je devais répondre et je ne répondais rien. Une seule chose comptait : j'allais enfin avoir mon vélo, et tout neuf encore ! J'étais maintenant gonflé à bloc et les sarments n'avaient qu'à bien se tenir. Étienne était, bien sûr, toujours présente dans mon esprit : avec une bicyclette, j'étais certain qu'elle me regarderait différemment. Sept heures sonnèrent à la cloche de Floréal, papa donna l'ordre du repli. Pour le vélo, nous avons convenu d'aller le commander le mercredi suivant, jour du marché. Je demandai si je pouvais partir devant pour annoncer la bonne nouvelle à Antoinette Rosannés.

– Papa, regarde ce qu'Antoinette m'a donné !

Dès que j'avais expliqué à Antoinette que j'allais acheter une bicyclette, elle était partie dans sa chambre et m'avait remis deux billets bleus de dix francs. Je la remerciai et repartis aussitôt en courant vers L'Arcange. De son côté, la Dame en Blanc m'avait également offert trois magnifiques billets multicolores de cinquante francs. Comme je ne voulais pas minimiser le cadeau de notre amie Antoinette, je ne lui en avais rien dit.

Il n'y avait que très peu de garçon de mon âge qui possédait une bicyclette. C'était un luxe que seules quelques familles pouvaient se permettre. Cette fois, j'allais sans aucun doute

impressionner Étienne. Fallait-il encore que je puisse la rencontrer une nouvelle fois !

Je savais que, pour une bicyclette neuve, le délai était d'environ un mois, mais un mois, c'était vite passé et, pour une bicyclette neuve, j'étais prêt à attendre six mois.

Lorsque nous arrivâmes devant le magasin, un jeune garçon d'à peu près mon âge, un peu enrobé, en sortit, rouge de colère. Nous entrâmes pour entendre une dame, gênée, qui s'excusait auprès du patron.

– Je suis désolée Monsieur Broussol, mais le petit veut celle avec le guidon de course. Vous savez, les gosses... Je paierai ce qu'il faut, n'ayez crainte !

– Ne vous en faites pas Madame Valirse, je vais la commander et garder celle-ci quelques jours. En faisant un petit quelque chose, peut-être trouvera-t-elle preneur !

La dame sortit en nous ignorant totalement. L'objet de la fureur du jeune garçon était un vélo Hironnelle rouge. Celui-là même que le patron m'avait présenté sur le catalogue Manufrance, mais en bleu.

Pierre Broussol me reconnut immédiatement. Papa lui expliqua le but de notre visite.

– Vous tombez à point ! Madame Valirse avait commandé celui-ci pour l'anniversaire du morveux, mais le modèle ne plaît pas à Monsieur... J'ai proposé de lui installer un guidon de course, c'est

la seule différence avec l'autre. Mais peine perdue... Il y a des coups de pied aux fesses qui se perdent...

Avec une réduction de 50 francs, l'affaire se conclut immédiatement. En un quart d'heure, le bolide rouge était à ma taille, enfin presque. Et je sortis du magasin en le tenant par le guidon, fier comme Artaban.

Sans ce garçon colérique et capricieux, je n'aurais eu ma bicyclette qu'à la fin du mois de septembre. À cet instant, je ne pouvais pas mesurer la portée de l'incident qui venait de se produire.

Quelques jours plus tard, papa se présenta au magasin pour récupérer la plaque d'identité. Pierre Broussol lui précisa alors que, quelques minutes seulement après notre départ, le jeune garçon, Lucien Valirse, était revenu avec sa mère pour prendre le vélo. Il avait changé d'avis.

–Je lui ai expliqué que c'était trop tard. Il est devenu rouge cramoisi, plein de colère, un véritable monstre ! Sa mère n'arrivait pas à le calmer. J'ai été obligé de le mettre dehors. Son père, le docteur Eustache Valirse, est revenu à la charge, en menaçant de porter plainte à la gendarmerie. Il voulait même savoir le nom et l'adresse de celui qui avait osé acheter leur vélo. Je lui ai dit de quitter le magasin, en précisant qu'il pouvait commander son vélo ailleurs.

La mère Valirse, ça peut aller, mais les deux mâles sont des calamités, tout comme la grand-mère d'ailleurs.